

Un Tour du monde en 80 grands-parents



Raymond Danguy (1900 / 1993)

&

Marie-Jeanne Riou (1903 / 1990)

mes grands-parents

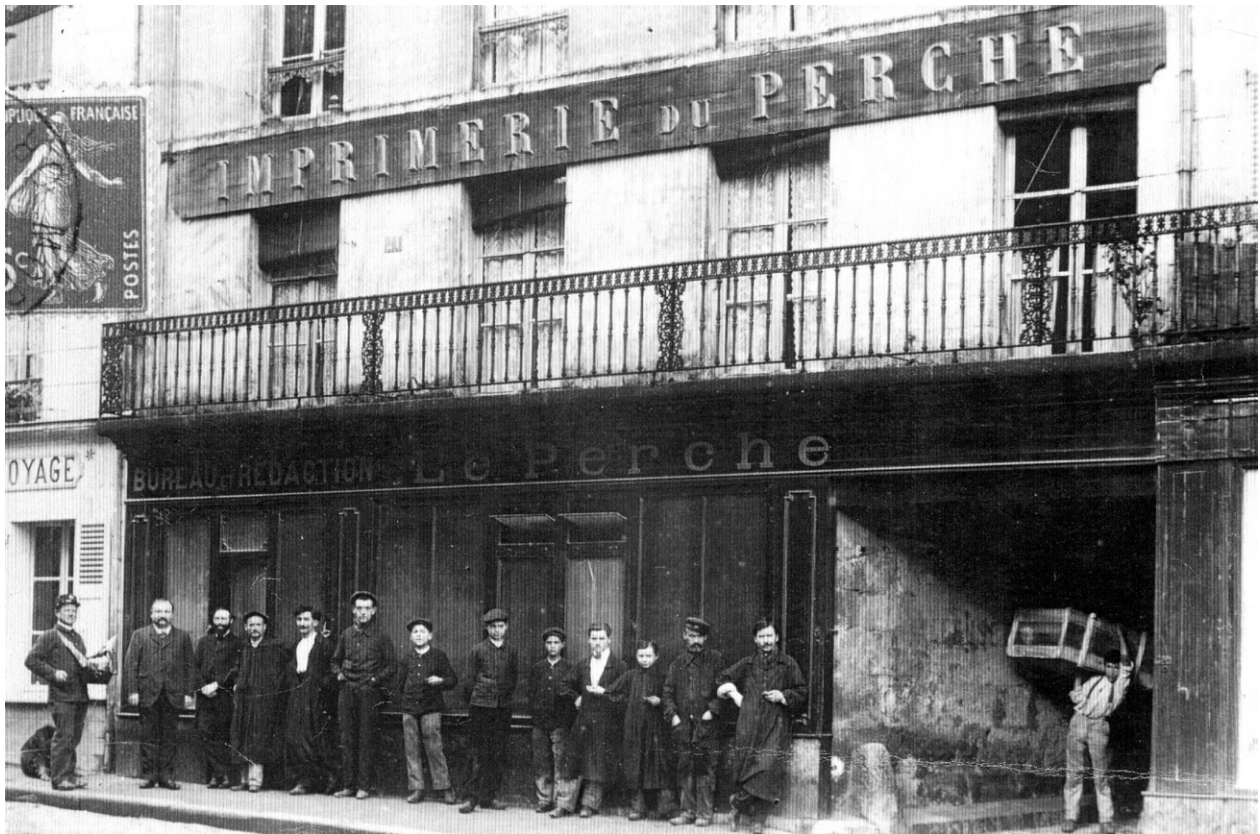


Par Loïc Danguy

Mon grand-père paternel, Raymond Danguy, est né le 16 mai 1900 rue Notre-Dame à Mortagne-au-Perche, au-dessus de l'imprimerie que son père Albert avait reprise avec sa femme Blanche en 1897.

Ma grand-mère Marie-Jeanne Riou est née le 27 février 1903 à Pont-l'Évêque, dans le Calvados.





En 1913, la famille emménage dans une plus grande bâtisse située au n° 24 de la place d'Armes (place de la République actuelle). L'espace plus vaste permet d'installer des machines plus performantes et plus grandes. Comme souvent à cette époque l'entreprise et l'habitation se confondent. Il suffit de pousser la porte au fond du couloir pour se retrouver dans les ateliers entouré des machines. Tout jeune, je me souviens très clairement du passage au premier étage donnant sur deux linotypes aux cliquetis si caractéristiques ; la machine à tirer les faire-part que j'avais surnommée « la ouïne » à cause de son bruit strident ; les casses des typographes remplies de caractères innombrables et bien d'autres machines. Au rez-de-chaussée les grosses « bécane » : la plieuse, la tireuse d'affiches, le massicot et bien sûr la plus imposante, celle qui tirait les quelques 12000 exemplaires du journal Le Perche. Les jours fériés, mes cousins et moi courrions dans les ateliers pour des parties de cache-cache. J'ai encore dans le nez l'odeur des encres, du papier, des huiles et du vieux plancher.



Mon grand-père m'a souvent raconté ses voyages au début du siècle avec ses parents pour retrouver le berceau familial dans le sud-Manche. L'expédition durait deux jours. Le soir ils prenaient le train à la gare de Mortagne jusqu'à Alençon où ils couchaient à l'hôtel face à la gare. Le lendemain matin le train pour Domfront où ils mangeaient au restaurant une saucisse à l'oignon. Enfin un troisième train pour Mortain où ils descendaient à la gare de Brion. Là on venait les chercher en voiture à cheval pour les diriger vers La Roullaille, lieu-dit de Notre-Dame-du-Touchet.

La chevauchée sur les sentiers de terre pouvait s'éterniser par temps de pluie car ils étaient chargés comme des baudets. En effet ils emmenaient le gramophone avec deux malles de disques au cas où ils s'ennuieraient. Gamin ça me faisait rêver : une véritable aventure !

À 17 ans il commence à travailler au journal pour remédier au manque de bras. La mobilisation est passée par là. Quand son père revient du front, Raymond décide de rester. En 1925, il prend la succession d'Albert, mort prématurément. Un an plus tard, sa mère Blanche et les parents de sa future épouse organisent une rencontre entre leurs enfants à la Haye-du-Puits. Le mariage est vite conclu. D'après mon grand-père ils ne se sont rencontrés que trois fois avant le mariage. La veille de la cérémonie religieuse, le curé lui demande si le journal qu'il dirige est de gauche. Furieux, il lui répond : « Vous arrêtez tout de suite ou moi je m'en vais et je ne me marie pas à l'église ! » Finalement les deux se calment et le mariage a lieu religieusement à la Haye-du-Puits le 15 février 1926. En 1940, mon grand-père est mobilisé et les employés restés à l'imprimerie sortent le journal malgré toutes les difficultés matérielles. L'armistice est signé le 22 juin et mon grand-père, démobilisé, rentre de Tarbes fin juillet.

À ma naissance, il a 55 ans et déjà plus de 30 ans d'ancienneté. J'arrive donc au monde un jeudi, précisément le jour du tirage du journal. À la surprise générale, Raymond descend à la maternité pour voir son petit-fils. Il se dit fier de voir le premier Danguy de la nouvelle génération.

Nous n'habitons pas loin de l'imprimerie. Je vois donc souvent mes deux grands-parents chez eux « au Perche ». Plus âgés que moi, mes cousins appellent mon grand-père « pépé », alors bien entendu j'ai fait comme eux. Lors de mes visites, Mamie se trouve dans la maison et Pépé le plus souvent à l'imprimerie, soit dans son bureau soit dans les ateliers.

C'est un monsieur qui, avec mes yeux de gamin, me paraît plutôt âgé, aux cheveux blancs, au regard bleu intense derrière des lunettes en écaille, dans une blouse grise en nylon parsemée de petits trous provoqués par des brûlures de cigarettes roulées. Je n'oublie pas non plus sa blague à tabac en caoutchouc rouge passé, remplie de « gris ». Je pense l'avoir vu plus en blouse qu'en civil. Il faut dire que sa vie c'était le travail ou plus exactement le journal.

Vers l'âge de dix ans, mon cousin et moi adorons assister à la dernière relecture du journal avant le tirage. Cela se passe le jeudi soir dans une pièce juxtaposée au salon familial. Un employé amène le premier exemplaire du journal à Pépé qui aussitôt s'assoit, remonte ses lunettes sur le front et commence à parcourir le journal. Nous attendons notre moment préféré, celui où soudain il découvre une



coquille dans un article. Alors il jure toute une ribambelle de gros mots. Ce qui est jouissif, pour nous, c'est bien sûr les gros mots mais plus encore le débit employé. Ces moments de colère nous provoquent des éclats de rire que nous essayons de cacher au maximum. Les employés, habitués à ce rite, attendent calmement que toutes les coquilles soient découvertes pour aller ensuite les corriger sous presse. C'était l'époque avant le numérique. Il faut alors retaper la nouvelle ligne de plomb à la linotype et l'insérer dans la forme. Cette opération se multiplie selon le nombre de fautes commises. Il ne supporte aucune faute d'orthographe dans son journal ni nulle part ailleurs. Devenu adulte, je le vois s'emporter à la lecture de certains quotidiens, hebdomadaires, magazines bourrés de fautes.

À Mortagne, je sais qu'il est réputé pour un homme de convictions. Son journal lui permet aussi d'exprimer ses opinions par des éditoriaux bien ciselés. Ses idées radicales-socialistes dans les années 30-40 ne sont pas les plus en vogue dans la région du Perche. Cela n'empêche pas son élection à plusieurs municipales. Socialiste et laïque, ça se voit dans le journal. Quand je parcours les archives du Perche, je souris en lisant les articles particulièrement musclés de mon grand-père. Les propos des politiques sont

également sacrément virulents dans ces années 30-60. Contrairement aux idées reçues, de nos jours c'est nettement plus « soft ». Un évènement marquant remonte au 10 mai 1981. Dans la soirée nous sommes en famille chez mes grands-parents, au Perche, pour découvrir les résultats du second tour des présidentielles. Pépé, plutôt calme, ne dit rien et pourtant la rumeur circule : Mitterrand a ses chances. Soudain à 20 heures précises le visage du gagnant apparaît sur l'écran, c'est François Mitterrand. S'en suit une explosion de joie collective. Les larmes aux yeux il nous dit : « Plus de 25 ans que j'attends ça, je peux mourir maintenant ! ».

Tout jeunes, mon frère et moi détenions un secret transmis par la famille : le nom de l'auteur du Père la Bricole. Explications : en 1919, Albert Danguy, mon arrière-grand-père, reprend la chronique du Père la Bricole, créée par son prédécesseur, à la une du journal. Elle raconte la vie d'une famille rurale percheronne à travers des évènements politiques, culturels, sociétaux. L'originalité : c'est écrit en patois du cru. Quand mon arrière-grand-père est mort, il a aussitôt repris le flambeau et, comme la tradition le voulait, sans dire le nom de l'auteur. J'avoue qu'au cours de ma vie à Mortagne j'ai rarement eu l'occasion de trahir la confiance mais j'étais fier de faire partie du secret.



La Semaine du Père La Bricole

Non dé-d'là qui fé don core fré annuit dimanche que j'écris ma frâse istoire de passé l'temp ! Tout durant qu'on été dans lé vintaine iavé ren à dire, on pacienté en s'disant qu'cée tous l'z'ans du pareil au même et qu'eune foi lé trâs joûs d'cocu passer, j'attrapaint l'biau temp ; et ben j't'en fout ! ia d'ça eune dizenne de joûs et j'enduront core ben du feu.

L'pûs drôle, cée qu'il a biau fère fré, c'empêche pas l'monde de bouilli !... Fectivement, ça chôffe dans ben dé paiys et cée nous core pûs qu'partout àilleux.

Ça qu'a comencé à Paris comme vous savé par lé gâs dé z'école qui s'sont col'ter dans la rue avec lé gent d'la polisse ; et pis ça qu'a suévi aprée ça avec lé z'ouvériés dé z'usine, lé gâs du chemin d'fé, lé gâs d'mineux, lé gâs dé téâtes, lé gâs d'la Poste, hotte cétéra, hotte cétéra, si ben qu'tout ée censément bourder et qu'si j'veut qu'mon insérâtion soïye mise c'té s'maine dans l' PERCHE, pour pûs d'sûreté faut mieux qué j'la jesse porté pâ l'gâs Champion, noute homme de journée, en main prope à bésiclète à Mossieu Danguy...

Coment qu'ça va fénit tout ça, on n'en sé core ren ! C'qué ia d'sûr cée qu'ça qu'a fé tourné quasiment la boule à la mère Lanfri qui reste dans l'boû...

s'trinballe, faut qui s'jesse vouère partout !

Sûs l'journal y disaint que durant son voyaige en Roumènie, on a fé bourdé noute général dans un tâs d'méchant p'tits villaige où qui d've bouère du vin à la régâlade, comme cée la coutume là-bas... Y parée qui ia prit ben du pléési et qu'en lé r'gardant avalé comme ça jousqu'à pûs soi, sa borgeoise comencé à ié fère lé grous z'ieux...

Quoi qu'vous v'lé, il a biau été une homme qui sô d'ordinaire, y craiche pas pour ça sûs c'qu'ée bon, noute général... Mée cée core l'oreille de cochon qui profère par dessus tout, d'aprée c'que j'é lut sûs un artique du PERCHE l'aute semaine...

Cée bon à savoi... l'prochain coup qué j'tûront l'cochon à la Râperie, jé m'fré un pléési d'envoïyé lé deux z'oreille dans du pépier en alu-miniome, d'magniè-re qu'ça iarrive en bon porc !...

LA BRICOLE, à la Râperie.

Pépé n'est pas un grand-père gâteau. Les câlins ne sont pas son fort. Pourtant je garde précieusement en moi des moments de connivence. Il adore faire marcher ma grand-mère quand il me dit : « Tu sais mon bonhomme, si tu veux être sur mon testament il faut que tu continues à te manger les ongles comme moi ». Alors Mamie choquée lui répond : « Arrête Raymond de dire des sottises à ton petit-fils ». Et comme à chaque fois Pépé me regarde avec les yeux rieurs. À mon adolescence, je porte les cheveux longs, je sais qu'il n'aime pas trop ça. Il attend que Mamie soit présente pour me dire : « Si tu vas chez le coiffeur, je te donne cinq francs ». Évidemment ma grand-mère s'offusque. Un jour j'accepte les cinq francs et quand je le revois plus tard mes cheveux ont la même longueur. « Dis donc mon bonhomme, je crois que je me suis fait avoir... et j'en vois une que ça fait rigoler. »

Jeune, passant avec mes parents devant le château des Ducs d'Alençon, mon père dit : « Tu vois la petite fenêtre en haut du donjon, c'était la cellule de ton grand-père en prison ». À l'époque je pense à une plaisanterie. C'est plus tard qu'on m'a raconté l'histoire. Pendant la Seconde Guerre mondiale, les autorités allemandes obligent les directeurs de journaux à passer leur propagande. Pépé, réfractaire aux

ordres et au tempérament sanguin, déchire les courriers contenant les articles de la *Propagandastaffel* au bureau de poste, devant les clients présents. En avril 1944 il est arrêté par la Gestapo sur son lieu de travail et embarqué à la Kommandantur rue Sainte-Croix de Mortagne. Très rapidement on l’emmène à la prison des Ducs à Alençon. Il y reste trois mois puis il est conduit avec d’autres prisonniers au camp de Compiègne. Il a la chance de ne pas prendre le train du 16 août 1944 qui fut le dernier à atteindre le camp de Buchenwald. Très peu de survivants revinrent de ce camp. Son train, à lui, prend la direction de l’Allemagne le 26 août mais il est stoppé à Peronne, le pont ferroviaire sur la Somme ayant été détruit par la résistance. Le train ne repart pas. Prisonnier dans un camp abandonné, il est libéré avec ses compagnons grâce à la débâcle allemande. Il retrouve Mortagne et ses proches rapidement, il apprend que le 19 août 1944 le procureur de la République et le président du tribunal ont ordonné la mise sous séquestre du journal *Le Perche* comme tous les autres journaux parus pendant la guerre. Il se bat durant deux mois auprès des instances de la France Libre en expliquant la ligne du journal et son attitude durant la guerre. Il obtient gain de cause auprès du Comité de libération le 11 novembre 44. Le journal réapparaît sous le nom de « *Perche Libéré* ». Il faudra attendre 1960 pour qu’il retrouve son nom d’origine. Questionné sur cet épisode, il me disait avoir eu beaucoup de chance et ne pas avoir connu les camps. D’après lui il n’aurait pas survécu longtemps aux conditions de vie rapportées par des survivants de camps de déportation.

Le 2 décembre 1983, *Le Perche* fête ses cent ans. C’est l’occasion de réunir tous les acteurs ayant participé à la vie du journal ainsi que toute la famille. Après un discours touchant retraçant l’histoire du journal, je me souviens de son émotion mais également d’un certain recul. J’imagine toute les évolutions techniques qu’il a connues : la typographie omniprésente à ses débuts, les machines de plus en plus performantes et vers la fin de sa vie le numérique.



Mon grand-père vieillit tranquillement, il va moins à l’imprimerie, ses colères disparaissent. Sa devise « le journal d’abord » s’estompe. Il écrit son dernier *Père la Bricole* en mars 1986. Il sera resté 69 ans au *Perche*.

Ma grand-mère décède quatre ans plus tard. Selon ses volontés, Mamie est enterrée religieusement. Pépé a bien sûr respecté les dernières volontés de sa femme, pourtant bien éloignées des siennes. Étant lui aussi diminué physiquement, il n’assiste pas à la cérémonie. Je reste donc avec lui. Je suis heureux de vivre ce moment complice, émouvant et privilégié. En plus nous avons échappé à l’église...

Il décède trois ans plus tard, le 6 février 1993 après une vie bien remplie. Une foule considérable assiste aux obsèques civiles et, selon ses volontés, sans discours. Devant des événements de la vie qui me choquent ou me troublent je me dis souvent : et lui qu’est-ce qu’il aurait dit, qu’est-ce qu’il aurait fait ? Par contre quand je me mets en colère et je jure des « gros mots », je sais d’où ça vient !

Alençon, le 17 décembre 2017

